

ANARCHISME :
COMMUNISME ET
INDIVIDUALISME

M. NETTLAU
E. MALATESTA



CHOU BLANC
ÉDITIONS

EXTRAIT DE
FREEDOM 28 (1914)
PENSIERO E VOLONTÀ (1926)

—— L'anarchisme : Communiste ou individualiste ?

Les deux.

Max Nettlau

Freedom 28 no. 299 (March 1914) —————

L'anarchisme n'est plus tout jeune, et il est peut-être temps de se demander pourquoi, avec toute l'énergie consacrée à sa propagande, il ne se répand pas plus rapidement. Car même là où l'activité locale est la plus forte, les résultats sont limités, tandis que d'immenses sphères sont encore à peine touchées par la moindre propagande. En discutant cette question, je n'aborderai pas le problème du Syndicalisme, qui, en absorbant une si grande partie de l'activité et des sympathies anarchistes, ne peut, de ce fait même, être considéré comme faisant progresser la cause de l'Anarchisme proprement dit, quels que soient ses autres mérites. J'essaierai également de ne pas répéter ce que j'ai proposé dans d'autres articles des années passées comme moyens possibles d'accroître l'activité des anarchistes. Mes conseils n'ayant pas été suivis, on ne peut, en aucun cas, considérer qu'ils ont entravé le progrès de nos idées.

Je ne considérerai que les théories de l'anarchisme ; et ici je suis frappé depuis longtemps par le contraste entre la grandeur des buts de l'anarchisme – la plus grande réalisation possible de la liberté et du bien-être pour tous – et l'étroitesse, pour ainsi dire, du programme économique de l'anarchisme, qu'il soit individualiste ou communiste. Je suis enclin à penser que le sentiment de l'insuffisance de cette base économique – communisme exclusif ou individualisme exclusif, selon l'école – empêche les gens d'acquiescer une confiance pratique dans l'anarchisme, dont les buts généraux plaisent à beaucoup comme un bel idéal. Je sens moi-même que ni le communisme ni l'individualisme, s'ils devenaient la seule forme économique, ne réaliseraient la liberté, qui exige toujours un choix de voies, une pluralité de possibilités. Je sais que les communistes, lorsqu'on leur pose la question de manière pointue, disent qu'ils ne

plus grand nombre, interprétant, certes grossièrement, la pensée de Kropotkine, ne doutaient de l'existence du tas et qu'il ne fût pratiquement inépuisable.

Personnellement, de retour d'Amérique du Sud et de passage à Barcelone, dans un article que publia El Productor, je rappelai l'attention sur l'absurdité de la croyance de l'abondance, et je cherchai à démontrer que le préjudice produit par le système capitaliste n'est pas tant la création d'une nuée de parasites que l'obstacle infranchissable posé devant l'abondance possible, la production s'arrêtant au point où finit le profit du capitalisme.

J'insistai sur la question un peu partout. À Londres, j'en parlai même à Kropotkine ; et celui-ci, frappé par la justesse de mes observations, voulut faire des recherches statistiques sur les réserves alimentaires de l'Angleterre. Il arriva à la conclusion que, si l'importation se fût arrêtée dans le pays, en trois mois nous serions tous morts de faim !

Je crois maintenant que cette période d'illusions est définitivement surpassée. Aujourd'hui, l'expérience des disettes encourues et l'expérience du rationnement de guerre et celle des famines russes ont convaincu les gens que, si le potentiel de production du monde moderne est vraiment immense, la production actuelle effective est insuffisante, même à garantir le très humble niveau d'existence où le capitalisme entend maintenir le travailleur. Aujourd'hui, l'on sait bien que, pour avoir l'abondance, il faudra travailler beaucoup ; et que, par conséquent, les problèmes du travail et de la production sont les plus importants, en ce qui concerne toute transformation sociale, et ne peuvent se résoudre par une formule simpliste.

Comme d'autre part l'expérience russe a démontré, pour ceux qui croient aux méthodes autoritaires, que le communisme ne peut se faire par la force et que toute tentative d'imposition conduit fatalement à la réaction. Les bolchévicks, comme on sait, en sont revenus à une formule plus souple pour reconstituer leurs capitaux.

Liberté et travail sont les conditions du socialisme (anarchiste, communiste, ou de toute autre espèce), comme ce sont du reste les conditions de tout progrès humain.

devraient pas avoir d'objection aux individualistes qui souhaitent vivre à leur manière sans créer de nouveaux monopoles ou d'autorité, et vice versa. Mais cela est rarement dit d'une manière vraiment ouverte et amicale ; les deux sections sont beaucoup trop convaincues que la liberté n'est possible que si leur plan particulier est réalisé. J'admets tout à fait qu'il y a des communistes et des individualistes pour qui leurs doctrines respectives, et elles seules, donnent entière satisfaction et ne laissent aucun problème non résolu (à leur avis) ; ceux-là ne seraient pas gênés, en tout cas, dans leur fidélité de toute une vie à un idéal économique. Mais ils ne doivent pas s'imaginer que tous les gens sont constitués selon leur modèle et susceptibles de se rallier à leurs vues ou de rester des adversaires « non réclamés » sur lesquels il ne faut pas gaspiller de sympathie. Qu'ils regardent plutôt la vie réelle, qui n'est supportable qu'en étant variée et différenciée, en dépit de toute uniformité officielle. Nous voyons tous les survivances du communisme antérieur, les multiples rouages de la solidarité actuelle, à partir desquels de nouvelles formes du communisme futur peuvent se développer – tout cela dans les dents de l'individualisme capitaliste tranchant qui prédomine. Mais ce misérable individualisme bourgeois, s'il a fait naître le désir de solidarité, menant au communisme, a certainement aussi fait naître le désir d'un individualisme authentique, libre, désintéressé, où la liberté d'action ne serait plus détournée pour écraser les plus faibles et former des monopoles, comme aujourd'hui.

Ni le communisme ni l'individualisme ne disparaîtront jamais ; et si, par une action de masse, les fondements d'une forme grossière de communisme étaient posés, l'individualisme se renforcerait plus que jamais pour s'y opposer. Chaque fois qu'un système uniforme s'imposera, les anarchistes, s'ils ont leurs idées à cœur, le devanceront et ne se laisseront jamais fossiliser dans un système donné, fût-il celui du communisme le plus pur.

Seront-ils donc toujours mécontents, toujours en lutte, jamais en repos ? Ils pourraient se sentir à l'aise dans un état de société où toutes les possibilités économiques auraient leur plein

épanouissement, et alors leur énergie pourrait être appliquée à l'émulation pacifique et non plus à la lutte continuelle et à la démolition. Cet état de choses désirable pourrait être préparé dès maintenant, si l'on comprenait une fois pour toutes franchement parmi les anarchistes que le communisme et l'individualisme sont tous deux également importants, également permanents ; et que la prédominance exclusive de l'un ou de l'autre serait le plus grand malheur qui puisse arriver à l'humanité. De l'isolement nous nous réfugions dans la solidarité, d'un excès de société nous cherchons un soulagement dans l'isolement : la solidarité et l'isolement sont tous deux, chacun au bon moment, une liberté et un secours pour nous. Toute la vie humaine vibre entre ces deux pôles dans des variétés infinies d'oscillations.

Imaginons un instant que je vive dans une société libre. Je devrais certainement avoir différentes occupations, manuelles et mentales, exigeant force ou habileté. Il serait très monotone que les trois ou quatre groupes avec lesquels je travaillerais (car j'espère qu'il n'y aura pas de Syndicats à ce moment-là !) soient organisés exactement sur les mêmes bases ; je pense plutôt que différents degrés ou formes de communisme y prévaudront. Mais ne pourrais-je pas me lasser de tout cela, et souhaiter une période d'isolement relatif, d'individualisme ? Je pourrais alors me tourner vers l'une des nombreuses formes possibles d'individualisme « d'échange égal ». Peut-être les gens feront-ils une chose quand ils seront jeunes et une autre quand ils seront plus âgés. Ceux qui ne sont que des travailleurs indifférents pourront continuer avec leur groupe ; ceux qui sont efficaces perdront patience à toujours travailler avec des débutants et iront de l'avant tout seuls, à moins qu'une disposition très altruiste ne leur fasse plaisir de servir d'enseignants ou de conseillers aux plus jeunes. Je pense aussi qu'au début, je devrais adopter le communisme avec les amis et l'individualisme avec les étrangers, et façonner ma vie future en fonction de l'expérience. Ainsi, un changement libre et facile d'une variété de communisme à une autre, de là à n'importe quelle variété d'individualisme, et ainsi de suite, serait la chose la plus évidente et la plus élémentaire dans une société vraiment libre ; et si un groupe de personnes essayait d'empêcher cela, de rendre un

l'existence actuelle de l'abondance était prouvée statistiques en main (que ne réussit-on à prouver par la statistique, quand on la consulte pour y trouver la confirmation d'une idée préconçue ?).

On affirmait donc que la terre cultivée produit aujourd'hui beaucoup plus qu'il faudrait pour que tous mangent à satiété – et que l'industrie produit de tout avec une prodigalité encore plus grande. Chaque année, il y aurait eu (en conséquence du paupérisme qui n'en permet pas l'écoulement) une grande avance de marchandises non consommées, dont on ne comprenait pas trop où elle passait (ni pourquoi les capitalistes la faisaient produire, et en supportaient intégralement le coût de production, puisqu'ils ne parvenaient pas à la vendre !) La chose était absurde, mais séduisante, et c'est pourquoi elle fut tout de suite crue et acceptée. Il était si facile, dans la propagande, de pouvoir dire aux gens : « Vous souffrez de la faim, vous manquez de tout, pendant que les greniers et les magasins sont comblés de victuailles et de marchandises qui ne servent à personne. Cette richesse, vous n'avez qu'à tendre la main, et la prendre ! » Le succès de ces brochures parmi les anarchistes fut énorme. Et, comme il advient d'ordinaire, il ne manqua pas de têtes chaudes qui, en exagérant l'exagération, s'imaginèrent qu'il y avait tant de marchandises d'avance, que, non seulement chacun ferait bombance sans se préoccuper de l'organisation de la production, pendant la période révolutionnaire, mais que l'on pourrait très bien ensuite vivre ainsi pendant plusieurs années, toute comme vivent aujourd'hui les bourgeois. Tout au plus, admettaient-ils que l'on parlât d'organiser la consommation ; quant à organiser la production, c'était inutile de s'en occuper ; il y avait en réserve des marchandises à n'en savoir que faire ; quant au lointain avenir, la postérité y pourvoirait.

**« Mise au tas » et « prise au tas »
sont des formules à abandonner**

Nous cherchâmes à nous opposer à ce courant, mais avec peu de succès. Le talent littéraire et le haut prestige de la personnalité « scientifique » de Kropotkine avaient fait accepter par le plus grand nombre la malheureuse formule de la « prise au tas ». Et le

Ce que j'ai voulu établir, c'est que, lorsque nous introduisîmes le communisme dans le programme de l'Internationale (et dans celui de l'anarchisme), nous n'avons pas montré autant d'exclusivisme et d'intolérance qu'on voudrait – semble-t-il – nous en attribuer. Un fait suffirait à le prouver ; le fait que, tout en affirmant et propageant toujours notre idéal communiste, nous avons généralement préféré, dans nos publications et nos organisations, prendre le nom générique de socialistes-anarchistes, justement pour ne pas exclure les autres formes sociales de l'anarchisme. Et quand la dégénérescence autoritaire et parlementaire des socialistes démocrates nous eut amenés, à tort ou à raison, à négliger ou abandonner l'appellation de socialistes, nous conservâmes simplement le nom d'anarchistes, signifiant par là que l'on pouvait se dire anarchistes, dès lors qu'on était partisan d'un régime économique garantissant à tous les moyens d'une vie indépendante, c'est-à-dire d'une liberté effective.

Le mythe de l'abondance, pierre d'achoppement de l'anarchisme

Je disais donc que, tout en supposant, dans notre enthousiasme d'initiateurs, les choses plus faciles et plus simples qu'elles n'étaient en réalité, nous n'avons pas manqué de comprendre, et de faire remarquer, que la condition nécessaire du communisme est l'abondance, et que cette abondance ne peut se produire en régime capitaliste.

En partant de notre attitude, on serait facilement arrivé à concrétiser un programme pratique qui nous aurait permis d'influencer la marche des événements historiques bien plus efficacement que nous n'avons pu le faire jusqu'à maintenant.

Mais un fait important, qui peut avoir échappé aux observateurs ou leur paraître sans importance, vint exercer une influence néfaste sur le développement du mouvement anarchiste, en interrompant et même en proscrivant presque l'étude fatigante des problèmes que nous étions appelés à résoudre. Et ce fait fut la publication en France de deux brochures, dont je ne suis arrivé à connaître avec certitude ni l'origine ni l'auteur.

Elles étaient intitulées, l'une « Les produits de la terre », et l'autre « Les produits de l'industrie ». Dans ces brochures,

le système prédominant, il serait aussi amèrement combattu que les révolutionnaires combattent le système actuel.

Pourquoi, alors, l'anarchisme a-t-il été divisé en deux sections hostiles, les communistes et les individualistes ? Je crois que le facteur ordinaire des défauts humains, dont personne n'est exempt, en est la cause. Il est tout à fait naturel que le communisme plaise davantage aux uns, l'individualisme aux autres. Ainsi, chaque section élabore son hypothèse économique avec ardeur et conviction, et peu à peu, renforcée par l'opposition, la considère comme la seule solution, et y reste fidèle envers et contre tout. C'est ainsi que les théories individualistes, pendant environ un siècle, les théories collectivistes et communistes, pendant environ cinquante ans, ont acquis un degré de stabilité, de certitude, de permanence apparente, qu'elles n'auraient jamais dû assumer, car la stagnation – c'est le mot – est la mort du progrès. Presque aucun effort n'a été fait en faveur de la suppression des différences entre les écoles ; ainsi, les deux ont eu toute liberté de croître, de se généraliser, si elles le pouvaient. Avec quel résultat ?

Aucun des deux n'a pu vaincre l'autre. Partout où il y a des communistes, des individualistes naissent en leur sein, mais aucune vague individualiste ne peut renverser les bastions communistes. Alors qu'il existe ici de l'aversion ou de l'inimitié entre des gens si proches les uns des autres, nous voyons l'anarchisme communiste s'effacer presque devant le syndicalisme, ne dédaignant plus le compromis en acceptant plus ou moins la solution syndicaliste comme un marchepied inévitable. D'autre part, nous voyons les individualistes retomber presque dans les sophismes bourgeois – tout cela à une époque où les méfaits de l'autorité, l'accroissement des empiètements de l'État, offrent une meilleure occasion et un champ plus vaste que jamais à une propagande anarchiste réelle et franche.

On en est arrivé à ce point qu'au Congrès anarchiste communiste français qui s'est tenu à Paris l'an dernier, l'individualisme a été régulièrement stigmatisé et placé hors de la portée de l'anarchisme par une résolution formelle. Si jamais un

Congrès anarchiste international se tenait sur cette ligne, approuvant une attitude similaire, je devrais dire adieu à tous les espoirs placés dans ce genre d'anarchisme sectaire.

Par là, je n'entends ni défendre ni combattre le communisme ou l'individualisme. Personnellement, je vois beaucoup de bien dans le communisme ; mais l'idée de le voir généralisé me fait protester. Je ne voudrais pas engager d'avance mon avenir et encore moins celui des autres. La question reste entièrement ouverte pour moi ; l'expérience montrera laquelle des possibilités extrêmes et des nombreuses possibilités intermédiaires sera la meilleure à chaque occasion, à chaque moment. L'anarchisme m'est trop cher pour que je me soucie de le voir lié à une hypothèse économique, si plausible qu'elle puisse paraître aujourd'hui. Les solutions uniques ne feront jamais l'affaire, et si chacun est libre de croire à ses idées chères et de les propager, il ne devrait pas se sentir autorisé à les diffuser autrement que sous la forme de la plus simple hypothèse, et chacun sait que la littérature de l'anarchisme communiste et individualiste est loin de respecter ces limites ; nous avons tous péché à cet égard.

Dans ce qui précède, j'ai utilisé les termes "communiste" et "individualiste" d'une manière générale, en voulant montrer le caractère inutile et désastreux de l'exclusivité sectorielle chez les anarchistes. Si des individualistes ont dit ou fait des choses absurdes (les communistes sont-ils irréprochables ?), les mettre en évidence ne signifierait pas me réfuter. Tout ce que je veux, c'est voir tous ceux qui se révoltent contre l'autorité travailler sur des lignes de solidarité générale au lieu de se diviser en petites chapelles parce que chacun est convaincu de posséder une solution économique correcte du problème social. Pour combattre l'autorité dans le système capitaliste et dans le système à venir du Socialisme d'Etat, ou du Syndicalisme, ou des deux, ou des trois combinés, une immense vague de véritable sentiment anarchiste est nécessaire, avant même que la question des remèdes économiques n'intervienne. Reconnaissez-le, et une large sphère de solidarité sera créée, qui rendra l'anarchisme communiste plus fort et plus brillant devant le monde qu'il ne l'est actuellement.

Dans les premiers temps, corrigé par l'enthousiasme du peuple éveillé à une nouvelle vie, animé par la puissante impulsion révolutionnaire, le collectivisme n'aura pas le temps de produire ses mauvais effets. Il faudra toutefois, pour qu'il ne retombe pas plus tard dans le système bourgeois, hâter son évolution vers le communisme. Et c'est en cela que l'action d'une avant-garde consciemment communiste, l'action de l'Internationale, sera d'une importance vitale.

L'Internationale devra défendre partout le communisme, mettre en relief les avantages obtenus aux endroits où il aura été appliqué, chercher à faire mettre en commun le plus de choses possible, et surtout réclamer l'application immédiate et complète de la gratuité communiste à l'ensemble des services publics. En plus des domaines sociaux, déjà caractérisés comme services publics (comme la distribution d'eau, l'éclairage des rues, la voirie, l'hygiène publique, etc.), devront être considérés comme tels l'habitation, l'instruction, les soins aux malades, l'éducation des enfants et la distribution des aliments les plus nécessaires, l'idée de service public gratuit devant s'étendre par la suite, petit à petit, à toutes les branches de la production et de la consommation. »

Examen des conceptions anarchistes communistes originelles

Je ne dirai certainement pas que, dans le texte ci-dessus, il y a tout ce que je trouverais à dire aujourd'hui sur le problème qui nous occupe. Il y manque une large vision de la complexité de la vie sociale ; on ne tient pas suffisamment compte des routines, des habitudes, des préjugés, des appréhensions populaires ; il manque par conséquent un sentiment adéquat des difficultés pratiques qui s'opposeraient à une réalisation rapide et générale du communisme. Et surtout on n'a pas bien conscience du danger que la préoccupation exclusive de l'égalité peut représenter quant au sentiment et à la pratique de la liberté. Car l'égalité, recherchée pour elle-même, engendre une jalousie féroce, un règne de la médiocrité, un nouveau et odieux despotisme, qui, par la suite, ne saurait manquer de faire disparaître aussi bien l'égalité matérielle que l'égalité liberté qui en est la seule garantie possible. Mais nous avons traité, et traiterons encore de ceci en d'autres occasions.

Mais surtout le collectivisme pêche par sa base morale. Il est fondé, comme le capitalisme, sur le principe de lutte pour la vie ; seulement, il cherche à rétablir entre les lutteurs l'égalité du point de départ. Admise la lutte, l'on a nécessairement des vainqueurs et des vaincus, et celui qui emporte la première victoire acquiert par là des avantages qui lui assureront presque toujours des triomphes encore plus grands. Le collectivisme est donc impuissant à produire cette révolution, cette profonde transformation morale de l'homme, à la suite de laquelle chacun ne ferait pas et ne voudrait pas faire quoi que ce soit qui puisse porter dommage à autrui. C'est pourquoi le collectivisme ne pourrait se maintenir seul. Il est incompatible avec l'anarchie ; il aurait besoin d'un pouvoir régulateur et modérateur, qui ne tarderait pas à devenir oppresseur et exploitant, et qui ramènerait d'abord la propriété corporative, puis la propriété individuelle.

Pour ces raisons, l'Internationale a fini, presque unanimement, par accepter une solution, plus ample et plus conséquente, la seule qui réponde au plein développement du principe de solidarité : LE COMMUNISME.

Tout est à tous, tout est produit à l'avantage de tous ; chacun doit faire pour la société tout ce que ses forces lui permettent de faire, et il a droit d'exiger de la société la satisfaction de tous ses besoins, dans la mesure concédée par l'état de la production et des forces sociales.

Mais le communisme, pour être réalisable, a besoin d'un grand développement moral parmi les membres de la société, d'un grand et profond sentiment de solidarité que l'élan révolutionnaire peut-être ne suffira pas à produire ; – d'autant plus que nous manquerons tout d'abord des conditions matérielles capables de faciliter ce développement, c'est-à-dire : 1) d'une abondance de production telle que chacun puisse satisfaire amplement à ses besoins sans nuire aux intérêts des autres, et 2) d'une organisation du travail, telle que celui-ci ne soit repoussant et pénible pour personne.

On pourra remédier à ces contradictions en limitant la réalisation immédiate du communisme seulement aux territoires et aux domaines sociaux où les circonstances le permettent, et en acceptant pour le reste, mais transitoirement, le collectivisme.

P. S.

Depuis que j'ai écrit ce qui précède, j'ai trouvé un ancien pamphlet anarchiste français, dont je traduis ce qui suit :

« Ainsi, ceux qui s'y sentent enclins s'uniront pour une vie, des devoirs et un travail communs, tandis que ceux à qui le moindre acte de soumission ferait ombrage resteront individuellement indépendants. Le principe réel [de l'anarchisme] est donc loin d'exiger le communisme intégral. Mais il est évident que, pour l'exécution de certains travaux, de nombreux producteurs s'uniront et profiteront des avantages de la coopération. Mais je le répète, le communisme ne sera jamais un principe fondamental [c'est-à-dire unique et obligatoire], à cause de la diversité de nos facultés intellectuelles, de nos besoins et de notre volonté. »

Cette citation (les mots entre crochets sont de moi) est tirée de la p. 72 de ce qui est peut-être l'une des publications anarchistes les plus rares, sur laquelle mon œil s'est allumé sur un étal de livres dix jours après avoir écrit l'article ci-dessus : « Philosophie de l'Insubordination ou Pardon à Cain, » par Felix P. (New York, 1854, iv. 74 pp., 12mo) – c'est-à-dire, « Philosophy of Non-Submission, » le terme de l'auteur pour Anarchie. Je ne sais pas qui était Félix P. ; apparemment un des rares socialistes français, comme Dejacque, Bellegarrigue, Cœurderoy et Claude Pelletier, que les leçons de 1848 et d'autres expériences ont amené à faire un pas en avant hardi et à arriver à l'anarchisme par des voies diverses et indépendantes de Proudhon. Dans le passage cité, il a résumé les choses en laissant une balance égale entre les prétentions du communisme et de l'individualisme. C'est exactement ce que je ressens en 1914, soixante ans après. Les préférences personnelles de chacun resteraient inchangées et indemnes, mais l'exclusivisme serait banni, les deux principes vitaux de la vie s'allieraient au lieu de se regarder d'un mauvais œil.

L'autorité et l'égoïsme ordinaire sont des ennemis bien trop puissants et communs à tous pour que nous puissions nous permettre de gaspiller notre énergie dans des luttes intestines qui, en établissant le dogmatisme, saperaient les racines mêmes de l'anarchisme.

———— **Les solutions communistes – collectivistes et individualistes de l'anarchisme**

Errico Malatesta

Pensiero e Volontà no. 4 et 14 (avril et août 1926)

sous le titre « Communisme et Individualisme » —————

L'article de Nettlau, inspiré d'un large esprit de liberté et de solidarité et d'un ardent amour pour la cause de l'anarchisme, mérite et demande quelques commentaires.

Cause de notre faiblesse comme mouvement

Nettlau suppose que la raison, ou tout au moins une des raisons pour lesquelles l'anarchisme, après tant d'années de propagande, de luttes, de sacrifices, n'a pas encore réussi à attirer et soulever les grandes masses, réside dans le fait que les anarchistes des deux écoles, communistes et individualistes, ont présenté chacun leur théorie économique comme l'unique solution au problème social, et pour cela n'ont pas réussi à persuader les gens que la réalisation de leurs idées fût possible.

Je crois en vérité que la raison essentielle de notre peu de succès réside dans l'ambiance actuelle, c'est-à-dire dans les conditions matérielles et morales de soumission à l'Etat où se trouve la masse des travailleurs – et de ceux qui, bien que n'étant pas des travailleurs productifs, sont victimes quand même de l'actuelle organisation sociale.

Notre propagande ne peut avoir dans les masses qu'une portée limitée, et qui se réduit à peu de choses ou à rien, dans certaines régions les plus malheureuses et dans certaines couches de la population les plus tourmentées par la misère physique et morale. Et je crois que l'ambiance ne pourra changer et nous devenir favorable que par un changement dans l'évolution actuelle des choses – changement qu'il faut s'efforcer de provoquer et de valoriser. C'est alors que nos idées pourront conquérir un nombre toujours plus grand d'adhérents et une croissante possibilité de réalisation. La division entre communistes et individualistes entre

Je transcris tout entier le petit chapitre qui, dans cette brochure, traitait du problème qui nous occupe maintenant :

« La propriété. – Nous avons déjà dit que la propriété individuelle doit être abolie, bien plus, que son abolition (et tous les prétendus droits qui en dérivent) est la condition nécessaire pour le triomphe de la solidarité dans les rapports humains. Disons maintenant quelques mots sur le système d'organisation qui devra remplacer le régime de la propriété privée.

L'Internationale a été longtemps collectiviste : elle voulait que la terre, les matières premières, les instruments de travail, en somme tout ce qui sert à l'homme pour exercer son activité et produire les richesses sociales, fût une propriété collective, dont tous auraient le droit de se servir pour travailler, tandis que le produit du travail serait tout entier aux travailleurs, seuls ou associés, excepté la quote-part proportionnelle pour les frais généraux.

Par conséquent on préconisait les formules : A chacun selon son propre travail, ou, ce qui revient au même, au travailleur le produit entier de son travail ; – qui travaille mange, et qui ne travaille pas ne mange pas, etc. Toujours en admettant que les vieillards, enfants et invalide auraient droit à recevoir de la société les moyens de satisfaire à tous leurs besoins.

Mais le collectivisme est sujet à beaucoup de graves objections.

Il est, économiquement, fondé sur le principe de la valeur des produits, déterminé par la quantité de travail qu'exige leur production. Or, la valeur définie ainsi est impossible à déterminer, si l'on veut tenir compte non seulement de la durée ou d'un autre élément extérieur au travail, mais encore de l'effort total, mécanique et intellectuel, qu'il demande. De plus, comme les diverses parties du sol sont plus ou moins productives, et que tous les instruments de travail ne sont pas de même qualité, il est à craindre que chacun ne cherche à se prévaloir du sol ou des instruments les meilleurs, comme il chercherait à attribuer la plus grande valeur possible à ses propres produits et la plus petite valeur possible à ceux des autres. De ce fait la distribution des instruments et l'échange de produits finirait par se faire selon le principe de l'offre et de la demande, ce qui équivaldrait à retomber à pleine concurrence, et en plein monde bourgeois.

aurait voulu donner à ses propres produits, en les surestimant par rapport aux produits des autres.

Et après de longues discussions et polémiques, nous arrivâmes à cette conclusion que la seule solution pour réaliser l'idéal de la fraternité humaine et pour éliminer toutes les difficultés insolubles de la mesure de l'effort fait et de la valeur des produits obtenus, c'est une organisation communiste, où chacun apporterait volontairement son tribut à la production et consommerait librement tout ce qu'il lui faudrait. Nous pensions, de la sorte, exclure de la vie sociale toute raison de lutte entre les hommes, et, par là même, faire disparaître toute raison d'autorité et tout désir de domination.

Voilà pourquoi les délégués des sections italiennes de l'Internationale, réunis en congrès à Florence, en 1876, votèrent à l'unanimité, moins une voix – je crois que c'était celle de Poggiali, de Florence – une résolution où le programme communiste était substitué à celui du collectivisme professé jusqu'alors.

La résolution des Italiens fut bientôt acceptée avec enthousiasme d'abord en Suisse, où résidaient à cette époque Kropotkine et Reclus, et ensuite par presque tous les anarchistes de tous les pays, moins les Espagnols, qui, dans leur grande majorité, restèrent encore, pour de longues années, fidèles au programme collectiviste.

Nous fûmes dès lors, comme nous le sommes maintenant, anarchistes-communistes : mais cela ne veut pas dire que nous faisons du communisme une panacée et un dogme, et que nous ne voyons pas que pour la réalisation du communisme, certaines conditions morales et matérielles, qu'il faut créer d'abord, sont nécessaires.

Conceptions des premiers anarchistes-communistes sur la propriété

Pour bien montrer quel était notre point de vue, voici ce que nous disions dans la brochure « Programme et organisation et l'Association Internationale des Travailleurs », publiée à Florence en juin 1884 par les soins du journal La Question sociale.

dans tout cela pour peu de choses, car en réalité elle n'intéresse que ceux qui sont déjà anarchistes et la petite minorité d'hommes qui est en conditions de pouvoir le devenir.

Il n'en est pas moins vrai que les polémiques entre anarchistes individualistes et anarchistes communistes ont souvent absorbé une grande partie de notre énergie. Elles ont empêché, alors qu'elle était possible, une franche et fraternelle collaboration entre tous les anarchistes ; et, par là même, elles ont écarté de nous beaucoup d'éléments qui, s'ils nous avaient vus plus unis, auraient été attirés par notre passion pour la liberté. Pour qu'il y ait vraiment liberté, c'est-à-dire anarchie, il faut qu'il y ait possibilité de choix, et que chacun puisse arranger à sa façon sa propre vie, en embrassant la solution communiste ou la solution individualiste, ou encore un quelconque degré ou un quelconque mélange de communisme et d'individualisme.

C'est la communauté des moyens qui unit plus que le but

Mais le contraste entre les anarchistes qui se disent communistes et ceux qui se disent individualistes se base-t-il réellement sur l'idée que chacun se fait de la vie économique (production et distribution des produits) dans un milieu social anarchiste ? Après tout, ce sont des questions qui regardent l'avenir lointain ; et s'il est vrai que l'idéal, le but ultime, est le phare qui guide (ou devrait guider) la conduite des hommes, il est encore plus vrai que ce qui détermine plus que tout l'accord et le désaccord, ce n'est pas ce que l'on pense faire demain, mais ce que l'on fait et veut faire aujourd'hui. En général on s'entend mieux, et l'on a plus d'intérêt, à s'entendre avec ceux qui parcourent le même chemin que nous, même pour une destination différente, qu'avec ceux qui vont au même endroit mais par un autre chemin. Et c'est ainsi que les anarchistes des diverses tendances (malgré qu'au fond ils veulent tous à peu près la même chose), se sont trouvés, dans la pratique de la vie et de la propagande, dans une incompatibilité de moyens.

Une fois admis le principe de base de l'anarchisme, c'est-à-dire que personne ne devrait avoir ni l'envie, ni la possibilité, de réduire autrui à la servitude, et de le contraindre à travailler pour lui, il est

clair que peuvent entrer dans l'anarchisme tous les modes de vie (et seulement ceux-là) qui respectent la liberté et reconnaissent à chacun un droit égal à jouir des biens naturels, et l'usage des produits de sa propre activité.

Communauté de but des anarchistes

Il est universellement reconnu parmi les anarchistes, que l'être concret, réel, l'être qui a sensation, vouloir et conscience, l'être qui jouit et souffre, c'est l'individu ; et que la société (loin d'être quelque chose de supérieur dont l'individu est par nature l'instrument et l'esclave) ne doit être que l'union inter-individuelle d'hommes associés pour le plus grand bien de chacun. De ce point de vue, on pourrait dire que nous sommes tous individualistes.

Mais pour être anarchiste, il ne suffit pas de vouloir l'émancipation de sa propre individualité, il faut vouloir l'émancipation de tous. Il ne suffit pas de se révolter contre l'oppression, mais il faut se refuser à être oppresseurs. Il faut comprendre les liens de solidarité, naturelle ou volontaire, qui lient les hommes entre eux. Il faut aimer ses semblables : souffrir des maux d'autrui, ne pas se sentir heureux si l'on sait que d'autres sont malheureux. Et ceci n'est pas une question d'arrangements économiques ; c'est une question de sentiments, ou, comme on dit théoriquement, une question éthique.

Etant donnés de tels principes et de tels sentiments, communs, malgré le langage divers, à tous les anarchistes, il s'agit de trouver aux problèmes pratiques de la vie, les solutions qui respectent le mieux la liberté et satisfont le mieux les sentiments d'amour et de solidarité.

Impossibilité de solutions pratiques exclusivement communistes

Les anarchistes qui se disent communistes – et j'en suis – sont tels, non qu'ils veuillent imposer leur spéciale façon de voir, ou croient qu'en dehors d'elle il n'y ait pas de salut, mais parce qu'ils sont convaincus, jusqu'à preuve du contraire, que – plus les hommes fraternisent et plus intime est la coopération de leurs efforts en faveur de tous les associés – plus grand est aussi le

n'est pas, selon moi, la principale – qui ont empêché un plus grand et plus rapide développement de notre mouvement.

Toutefois, puisque nous sommes en matière historique, et que Nettlau est un historien scrupuleux et avide de vérité, je suis certain qu'il acceptera avec plaisir que je lui rappelle certains faits, qui peuvent servir à une plus juste distribution des responsabilités incombant aux plus vieux propagateurs de l'anarchisme.

L'Internationale, telle qu'elle sortit de son congrès de Bâle en 1869 était collectiviste, il est vrai ; mais elle était – même dans ses sections les plus avancées – assez peu anarchiste. Elle était collectiviste, dans le sens que l'on donnait alors à ce mot, c'est-à-dire que la terre, les instruments de travail, en somme tous les moyens de production devaient être propriétés collectives, et que chaque travailleur, seul ou associé, devait jouir ou disposer du produit intégral de son travail. Mais – si l'on n'avait pas de formule précise de salaire intégral ou répartition, ce qui peut d'ailleurs paraître secondaire – on n'avait pas non plus d'idées claires et déterminées sur la manière d'allouer à chaque individu ou à chaque association la part du sol, des matières premières et des instruments qui doit lui revenir, ni sur la manière de mesurer le travail de chacun et d'établir un critère de valeur pour l'échange. Tout ceci devait être laissé à la « collectivité » ; et on ne prêtait pas assez garde au danger que cette « collectivité » pourrait bien, par la suite, n'être en réalité qu'un « gouvernement », c'est-à-dire quelques individus, qui se seraient emparé du pouvoir et imposeraient aux autres leurs volontés.

Naissance du communisme anarchiste en Italie

Chez nous, en Italie on se préoccupa beaucoup de ces questions. On fut d'accord avec les internationalistes de tous les pays sur le principe que tous devraient être travailleurs, que personne ne devrait pouvoir vivre en opprimant et exploitant les autres, et que la fraternité et la solidarité entre tous les êtres humains devraient être substituées à la lutte et à la concurrence visant un bien-être à conquérir aux dépens des autres.

Nous découvrîmes que dans le collectivisme, subsistait une cause de lutte, tant pour l'obtention des moyens de production les plus avantageux que pour la valeur conventionnelle que chacun

Parmi les anarchistes, il y a les révolutionnaires ; les révolutionnaires croient qu'il faut, par la force, abattre la force qui maintient l'ordre présent pour créer une ambiance où soit possible la libre évolution des individus et de la collectivité. Et il y a les éducateurs ; ceux-ci pensent que l'on ne peut arriver à la transformation sociale qu'en transformant d'abord les individus au moyen de l'éducation et de la propagande.

Parmi les anarchistes, il y a les partisans de la non-résistance, ou de la résistance passive, qui ont horreur de la violence même quand elle sert à repousser l'agression ; et il y a, parmi ceux qui admettent la nécessité de la violence, diverses tendances divisées sur la nature, la portée et les limites de la violence permise. Il y a des dissensions en ce qui concerne l'attitude des anarchistes face au mouvement syndical ; des dissensions sur l'organisation, ou la non-organisation spécifique des anarchistes ; des dissensions permanentes, ou occasionnelles, sur les rapports des anarchistes et des autres mouvements subversifs.

C'est sur ces questions, et d'autres encore du même genre, qu'il faut chercher à s'entendre ; ou, si l'entente n'est pas possible, apprendre à se tolérer : travailler ensemble quand on est d'accord, et quand on ne l'est pas, laisser chacun agir comme il croit bien de faire, sans se gêner l'un l'autre.

Parce que, tout bien considéré, personne ne peut être absolument sûr d'avoir raison, et que personne n'a toujours raison.

Ce que fut le collectivisme de la première internationale

Je suis d'accord avec le camarade Nettlau que, pour la propagation et la première réalisation nécessairement graduelle des idées anarchistes, présenter le communisme comme l'unique moyen de vie possible et acceptable en régime de non-autorité est une grossière erreur ; et je crois comme lui qu'une seule et unique solution des problèmes économiques, applicable à tous et en toutes circonstances se concilierait mal avec le principe de liberté qui est à la base de l'anarchisme.

Peut-être est-il vrai aussi qu'une certaine étroitesse d'idées, un certain dogmatisme peuvent s'énumérer parmi les raisons – ce

bien-être et la liberté dont chacun peut jouir. Us pensent que l'homme, même libéré de l'oppression de l'homme, reste toujours exposé aux forces hostiles de la nature, qu'il ne peut la vaincre seul, tandis qu'avec le concours des autres hommes, il peut dominer sa condition et transformer le milieu en instrument de son propre bien-être. Un homme qui voudrait faire face à ses besoins matériels en travaillant seul, serait l'esclave de son travail. Un paysan, par exemple, qui voudrait cultiver tout seul son bout de terrain, renoncerait à tous les avantages de la coopération et se condamnerait à une vie misérable. Il ne pourrait s'accorder ni repos, ni voyages, ni études, ni contacts avec la vie multiforme des vastes groupements humains – et ne réussirait pas toujours à apaiser sa faim.

Il est grotesque de penser que des anarchistes, pour autant qu'ils se disent et soient communistes, puissent vivre comme dans un couvent (soumis à la règle commune, au repas et à l'habillement uniforme, etc.) ; mais il serait également absurde de penser qu'en tant qu'individualistes, ils puissent faire ce que bon leur semble sans tenir aucun compte des besoins d'autrui, du droit de tous à une égale liberté.

Kropotkine, par exemple, qui fut parmi les anarchistes un des plus passionnés et le plus éloquent propagateur de la conception communiste, fut en même temps un grand apôtre de l'indépendance individuelle et voulait avec passion que tous puissent développer et satisfaire librement leurs goûts artistiques, se dédier aux recherches scientifiques, unir harmonieusement le travail manuel à l'intellectuel pour devenir des hommes dans le sens le plus élevé du mot.

D'autre part, les communistes (anarchistes bien entendu) constatent les différences naturelles de fertilité, de salubrité et de position du sol : et il leur paraît impossible d'assurer individuellement à chacun d'égales conditions de travail et de réaliser la justice, si la solidarité fait défaut. Par ailleurs, beaucoup d'entre eux se rendent compte des immenses difficultés qui s'opposent à ce que soit pratiqué (avant une longue période de libre évolution) le communisme volontaire universel qu'ils considèrent comme l'idéal suprême de l'humanité émancipée et fraternelle. Ils en arrivent donc à une conclusion qui pourrait

s'exprimer par la formule : « Le plus de communisme qu'il est possible pour réaliser le plus possible d'individualisme, c'est-à-dire le maximum de solidarité pour jouir du maximum de liberté. »

Impossibilité de solutions pratiques exclusivement individualiste

Sans doute, les individualistes (je parle, bien entendu, toujours des anarchistes) sont en légitime réaction contre le communisme autoritaire. Ce communisme a été, dans l'histoire, la première conception qui s'est présentée à l'esprit humain d'une forme de société « rationnelle et juste », et toujours, il a influencé plus ou moins toutes les utopies et toutes leurs tentatives de réalisation. Ainsi par réaction contre une doctrine (qui, au nom de l'égalité, entrave et détruit la personnalité humaine) les individualistes ont donné la plus grande importance au concept abstrait de liberté. Mais ils ne se sont pas aperçus – ou n'ont pas insisté sur ce point – que la liberté concrète, la liberté réelle, est conditionnée par la solidarité, par la fraternité et par la coopération volontaire.

Il serait d'ailleurs injuste de penser que les individualistes veulent se priver des bénéfices de la coopération et se condamner à un impossible isolement. Ils comprennent certainement que le travail isolé est impuissant, et que l'homme, pour s'assurer une vie humaine et jouir matériellement et moralement de toutes les conquêtes de la civilisation, ou bien doit exploiter directement ou indirectement le travail d'autrui et prospérer sur la misère des travailleurs, ou bien doit s'associer avec ses semblables et partager avec eux les fardeaux et les joies de la vie. Et comme, étant anarchistes, les individualistes ne peuvent admettre l'exploitation de l'homme par l'homme, ils doivent nécessairement convenir que pour être libres et vivre en hommes, il faut accepter un degré ou une forme quelconque de communisme volontaire.

Sur le terrain économique, donc, qui est celui qui apparemment divise les anarchistes en communistes et individualistes, la conciliation serait vite faite. Comment ? En luttant ensemble pour conquérir la vraie liberté et en laissant ensuite l'expérience résoudre les problèmes pratiques de la vie. Et alors, les discussions, les études, les hypothèses, les tentatives possibles aujourd'hui, et même les contrastes entre les diverses tendances

seraient toutes choses utiles pour se préparer soi-même aux tâches futures.

La racine des divergences est dans les méthodes

Mais pourquoi donc, si vraiment sur la question économique, les différences sont plus apparentes que réelles et sont de toute façon facilement surmontables, pourquoi cette éternelle dissension cette hostilité qui, quelquefois, devient une véritable inimitié, entre hommes qui, comme dit Nettlau, sont si près les uns des autres, et sont tous animés des mêmes passions et du même idéal ?

Il y a que, comme je l'ai dit, la différence entre les projets et les hypothèses sur la future organisation économique du milieu social souhaité n'est pas la vraie raison de la division persistante, laquelle au contraire est créée et maintenue par de plus importantes et surtout plus actuelles dissensions de caractère moral et politique.

Je ne parlerai pas de ceux qui se disent individualistes-anarchistes et ensuite manifestent des instincts féroceement bourgeois, en proclamant leur mépris pour l'humanité, leur insensibilité pour la douleur d'autrui, et leur envie de domination.

Je ne parlerai pas de ceux qui se disent communistes-anarchistes, et qui au fond ne sont que des autoritaires qui croient posséder la vérité absolue et s'attribuent le droit de l'imposer aux autres.

Communistes et individualistes ont eu souvent le tort d'accueillir et de reconnaître comme camarades des gens qui n'ont de commun avec eux que quelques expressions verbales et quelques apparences extérieures.

J'entends parler de ceux que je considère comme de vrais anarchistes.

Ceux-ci sont divisés sur plusieurs points d'importance réelle et actuelle, et se classent en communistes ou individualistes, généralement par tradition, sans que les choses qui réellement les divisent aient rien à voir avec les questions concernant la société future.

La division fondamentale est tout autre.